



L'histoire de Bruno Matei

Lucian Dan Teodorovici



Extrait de la publication

L'histoire de Bruno Matei

Lucian Dan Teodorovici

Traduit du roumain par Laure Hinckel

« *Toute marionnette a une âme. C'est son centre de gravité.* »

Pour Bruno Matei, marionnettiste amnésique, il est plus difficile de garder l'équilibre. Vingt ans de sa vie lui manquent. Dans la Roumanie socialiste de 1959, un agent de la Securitate se prétend son ami et le suit comme son ombre.

Personnage tragique et candide, Bruno se souvient d'un départ pour l'Italie, un tunnel, puis rien. Oubliées les années de prison, de camps et de travaux forcés ? Il n'a que Vasilacke, son pantin de bois ciré, et peut-être Eliza, dont l'amitié pourrait se transformer en tout autre chose.

Malmené par la grande Histoire, Bruno Matei est un matériau brut comme aiment à en manipuler les régimes totalitaires. Saura-t-il rassembler les morceaux de son passé et tirer lui-même sur les fils pour réapprendre à vivre ?

Lucian Dan Teodorovici est né en 1975, à Rădăuți dans le nord de la Roumanie. Il dirige une collection qui a permis l'émergence d'une nouvelle génération d'écrivains.

Romancier et nouvelliste efficace, à la plume noire et sarcastique, il a été traduit dans toute l'Europe.

L'histoire de Bruno Matei est un grand roman sur la vie concentrationnaire et l'amnésie.

L'histoire de Bruno Matei

Ouvrage traduit avec l'aide de l'Institut culturel roumain.

Lucian Dan Teodorovici

L'histoire de Bruno Matei

traduit du roumain par Laure Hinckel

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Matei Brunul

Illustration de couverture :
© Eugene Ivanov / Dreamstime.com

© 2011 by Editura Polirom
© Gaïa Éditions, 2013, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-325-7

Chapitre 1

La neige de la mi-mars, vue du pont, semblait unie et blanche, comme si elle couvrait encore tout, les rues, les allées boueuses, tapissant une ville dont les constructions paraissaient de loin si différentes de cet autre bâtiment gris où il avait accumulé quelques mois, presque un an, de souvenirs – il n'en avait découvert l'aspect extérieur qu'au moment où il en était sorti, et avec quel étonnement. Il en était resté interdit un bon moment, avec Vasilacke inerte et ballant sur son bras droit.

Vasilacke se balançait maintenant sous le tablier du pont.

À présent, comme ce jour-là – sidéré par la vue qui s'offrait à lui, l'esprit ailleurs, incapable de formuler une phrase, une idée. Soudain, une main sur son épaule. Un regard en arrière, et Vasilacke se mit à faire des mouvements chaotiques sous le pont, puis à remonter de quelques centimètres, plusieurs, peut-être même d'un demi-mètre. Le milicien se pencha sur la balustrade, regarda en direction de la marionnette tremblante puis se tourna de nouveau vers le brun :

– Je vous ai demandé ce que vous faites là.

Il savait qu'il devait lui répondre. Ce n'était pas le froid, c'était la peur qui le faisait trembler. Il savait qu'il fallait dire quelque chose, avant que son mutisme prolongé n'énerve l'autre. Mais les pensées du moment présent, toutes les pensées, refusaient de se transformer en mots.

Il se pencha vers la balustrade et fit un geste, en guise d'explication, vers Vasilacke. Silence. Le milicien regarda lui aussi sous le pont puis dévisagea de nouveau le brun. Lequel, après quelques instants gênants, ouvrit la bouche. Enfin. Il l'ouvrit néanmoins pour dire quelque chose qu'il n'aurait pas dû dire.

– Je suis sorti avec lui pour me promener.

– Vous promener, pouffa le milicien. Vous êtes dingue... ?
Avec un pantin, se promener ?

– On est dimanche, compléta immédiatement le brun, comme si cela devait tout expliquer.

Il sortait tous les dimanches avec Vasilacke, voilà ce qu'il aurait voulu dire. Les autres ne le dérangent pas, ces passants qui le croyaient fou, il s'était habitué. Le paradis n'était pas parfait, mais si on en connaissait les règles de vie, il ne posait pas de réels problèmes. Il avait appris à ne pas prêter attention ni à ceux qui ricanaient, qui riaient, ni aux enfants qui parfois lui adressaient des quolibets ou même faisaient de lui la cible de divers projectiles. Avec les miliciens, cependant, la partie était plus difficile.

Quelques mois plus tôt, deux d'entre eux l'avaient arrêté juste devant le théâtre de marionnettes d'État, là où il montrait Vasilacke aux enfants qui sortaient de la salle de spectacle. Le dimanche, il était de repos, seuls les acteurs travaillaient. Il craignait encore de s'aventurer en ville, alors il venait pendant son jour de repos devant le théâtre, dans la cour de l'église catholique, attendre les petits spectateurs. Puis il leur montrait Vasilacke. De plus en plus d'enfants lui avaient reproché que sa marionnette ne bougeait ni ne parlait comme les autres, celles qu'ils venaient justement de voir sur scène, alors le brun avait renoncé à son habitude. Mais ce dimanche-là, il n'avait pas encore eu le temps de se sentir inutile et mortifié, ni de pleurer dans son deux pièces en dévidant sa pelote amère face à un Vasilacke qui l'écoutait mutique et inexpressif, posé sur le lit contre un oreiller. À ce moment-là, le brun espérait encore conquérir les enfants. À l'apparition des premières revendications, quand ils avaient commencé à faire remarquer qu'une vraie marionnette remue toute seule sans que personne ne la tienne par les pieds pour les bouger, il n'avait pas su quoi répondre et il s'était immobilisé dans sa position penchée,

avec Vasilacke flottant légèrement au-dessus du sol. Ses jambes qui pendaient dans le vide tandis qu'il le tenait par la taille de la main droite, les yeux rivés sur les visages abasourdis et peut-être même déçus de ces trois ou quatre enfants et de leurs parents. Puis, quand l'un d'eux avait pris la main de sa mère en lui demandant de partir parce que ce pantin ne savait pas parler, ne savait pas bouger les bras, ne savait pas bouger les jambes, qu'il n'était qu'un morceau de bois et c'est tout, le brun, paniqué, avait commencé à parler, tout d'un coup, offrant à ses lèvres des pensées arrivées de nulle part, aurait-on dit, comme s'il les avait récitées, des pensées sans vie, sans intonation et si saugrenues pour des enfants. Des pensées sur l'âme de la marionnette. Mécaniquement, sans pause, comme s'il avait craint d'être interrompu ou contredit. Il leur avait parlé un peu comme on s'excuse, comme on livre une explication. Ou, purement et simplement, il leur avait parlé parce qu'il avait ressenti le besoin de dire quelque chose, de remplir le vide laissé par l'absence de coordination de la marionnette.

« Toute marionnette a une âme », avait-il alors débuté son discours devant le théâtre de marionnettes d'État. « Mais il faut savoir la découvrir. Elle se trouve, peut-être comme chez les hommes, à l'intérieur. Mais on peut être sûr que certains voudront lui donner un autre nom, si bien que nous la nommerons "centre de gravité". Tout mouvement de la marionnette se base sur un centre de gravité. S'il est maîtrisé comme il se doit, si le marionnettiste le connaît, s'il le perçoit jusqu'à s'identifier à lui, alors les autres parties du corps qui ne sont que des leviers, des pendules, bougeront dans la direction souhaitée. La gravitation fera le reste. Chez l'homme, l'âme est une inconnue. L'âme de la marionnette est facile à trouver parce qu'elle est ce fameux centre de gravité. Il dicte son mouvement, son action, il lui dicte sa vie. La vie de la marionnette tient dans les mains du marionnettiste. Jamais vous ne pourrez manipuler un

pantin, jamais vous ne pouvez le faire vivre comme vous le souhaitez si vous n'apprenez pas à contrôler en profondeur son âme, quel que soit l'endroit où ça se trouve. L'âme ou le centre de gravité... »

Il s'était arrêté là, non qu'il ait vu les deux miliciens s'approcher du groupe, ni que ces mots trop précieux, artificiels, lui aient paru finalement déplacés devant un tel public, il s'était arrêté parce que, tout simplement, il n'avait pas su comment continuer. Un silence soudain – et ensuite seulement les hommes en uniforme s'étaient dirigés vers lui. L'un d'entre eux, qui semblait être le chef, prit Vasilacke en main, l'étudia quelques instants puis le tendit à l'autre qui avait demandé au brun de montrer ses papiers. Il ne les avait pas sur lui. Il leur dit qu'il travaillait au théâtre de marionnettes d'État, comme soigneur. « Soigneur de quoi ? » – Des marionnettes. » Ils ne l'avaient pas cru ou peut-être qu'ils n'avaient pas compris quel métier cela pouvait bien être. « Donc vous n'êtes pas acteur », s'était renfrogné le milicien qui semblait être le chef. « Et vous vous livrez à de la spéculation, ici ? Vous soutirez de l'argent aux gosses en donnant un spectacle en dehors de l'enceinte de l'institution ? »

Les acteurs-manipulateurs de la troupe avaient, le jour même, signé non seulement une déclaration personnelle mais aussi une pétition par laquelle ils garantissaient que le brun ne donnait pas de spectacle pour son propre compte et qu'il n'avait pas pour but de réaliser des profits d'ordre financier ; le directeur du théâtre lui-même avait invité dans son bureau les miliciens, leur donnant tout d'abord la recette du café au rhum qu'il leur avait servi – deux tasses de liqueur brune pour trois de café auxquelles vous ajoutez quatre cuillères de sucre maximum – et ensuite il leur avait expliqué pendant une demi-heure ou peut-être plus toute la situation du brun mais cela n'avait conduit finalement qu'à résoudre partiellement le problème. C'est-à-dire que les miliciens s'étaient laissé convaincre de n'emmener au

poste que Vasilacke, en attente d'explications ultérieures. Lesquelles explications furent données deux jours plus tard, quand le brun qui restait cloîtré chez lui depuis qu'il avait perdu Vasilacke fut convoqué pour signer des papiers qu'il n'eut pas le loisir de lire puisqu'on lui rendit sa marionnette sans lui dire un mot. Ni même lui adresser le moindre rappel à l'ordre. Mais les choses avaient beau s'être dénouées de cette manière, sans entraîner de conséquence, la mésaventure avait effrayé le brun. Et le souvenir de celle-ci l'effrayait encore, tandis qu'il se trouvait sur le pont devant le milicien courtaud, gras et rougeaud qui attendait une réponse.

– Contrôle des papiers, répéta l'homme, et le renfrognement du visage ne s'évanouit pas avec le sourire court, méprisant, qui avait accompagné ce marmonnement. C'est la meilleure, vous sortez votre pantin, pouffa-t-il. C'est peut-être un chien, allez savoir...

Le brun jeta un œil au bout du pont, puis derrière lui. Ils étaient seuls. Eux deux et Vasilacke. Il se mit à enrouler ses fils sur la croix et quand la tête de la marionnette apparut au niveau de la balustrade, il l'attira sur sa poitrine – un geste protecteur que lui dictait non pas sa raison mais son instinct. Après quoi il se lança – et c'était tout aussi fâcheux que devant les enfants – avec la même voix dépourvue d'intonation, en baissant la tête, le regard posé sur Vasilacke, et non vers le milicien, comme s'il récitait :

– La marionnette a une âme. Mais il faut savoir la découvrir. Elle se trouve, peut-être comme chez les hommes, à l'intérieur. Mais on peut être sûr que certains...

– J'ai dit que je voulais voir vos papiers, interrompit l'homme en uniforme en haussant la voix. Vous voulez peut-être que je vous aide à trouver votre centre de gravité ? dit le milicien en lui montrant son poing.

Le brun leva la main droite en signe d'apaisement. Avec l'autre main, il serra Vasilacke encore plus fort sur son cœur.

– J'aimerais seulement que vous ne vous fâchiez pas.

Il respira profondément, jeta un œil le long du pont, puis ses pieds firent ce que sa pensée lui avait chuchoté depuis le tout début – la seule idée cohérente, qui avait suffoqué tous les autres chuchotements de sa pensée depuis que le milicien était apparu à côté de lui. Ses jambes l'arrachèrent à cette peur qui le faisait trembler plus fort que durant toute cette froide journée. Et, serrant Vasilacke contre lui, il se laissa porter par leur fuite tout au long du petit pont puis de la rue encore gelée qui longeait le Bahliu*, puis des allées entre les immeubles... Il courait à en perdre haleine sans regarder en arrière, se contentant seulement de rajuster de temps en temps son imper. C'est seulement quand il sentit sa gorge douloureuse qu'il ralentit son galop, ferma la bouche et se mit à respirer profondément par les narines.

Il ne se retourna qu'en trouvant refuge dans la cage d'escalier d'un immeuble. Le milicien n'était pas derrière lui. Peut-être qu'il ne l'avait même pas poursuivi. Ou bien, dans sa course effrénée, peut-être avait-il réussi à distancer le gros milicien qui, c'était certain, ne voulait qu'une chose : lui confisquer Vasilacke.

Il regarda la marionnette qu'il étreignait contre son cœur, épousseta les cristaux de glace posés sur le crâne en bois. Il sourit. Puis il ouvrit la bouche et inspira à fond.

★

C'était déjà la fin de l'après-midi et il devait encore attendre. Il savait que cela ne ferait pas sortir Eliza plus tôt de son travail mais l'idée de rester chez lui pendant tout ce temps ne lui plaisait pas. Qu'aurait-il pu faire à la maison ? L'incident avec le milicien, Vasilacke était déjà au courant, il avait assisté à toute la scène, il en était même en grande

* Rivière traversant de part en part la ville de Iași (nord-est de la Roumanie).
[Toutes les notes sont de la traductrice.]

partie responsable, alors il n'allait pas passer son temps à le lui raconter. Il serait resté deux heures dans cette chambre entre un lit, une table, deux chaises et une armoire, peut-être se serait-il assoupi comme cela lui arrivait souvent en essayant de tirer du néant une parcelle de souvenir à étudier, sans résultat, comme toujours, et finalement abandonner, accablé par des souvenirs plus neufs, dépourvus d'intérêt, complètement inutiles. Il aurait peut-être carrément dormi. Et il aurait raté son rendez-vous.

Pour se dégourdir les doigts de pieds que ses snow-boots ne protégeaient pas totalement du gel, il entama une promenade sur la place Unirii, presque déserte à cette heure-là, en suivant d'abord le dessin en béton où on ne voyait que de vagues traces de neige, puis, au terme d'une heure de déambulation interrompue à quelques reprises comme s'il essayait d'accélérer le temps, il posa le sac contenant Vasilacke par terre et entra dans un périmètre vert autrefois, enneigé à présent, et qui se trouvait tout au bout de la place.

Il traversa le rectangle de neige en comptant attentivement ses pas jusqu'à la maison couleur brique. Arrivé là, il se retourna. Les soixante-quatorze traces de pas marquaient la blancheur de la neige sans être perturbées par d'autres taches. Soixante-quatorze, il lui avait fallu ce chiffre exact de pas pour traverser le petit parc d'un bout à l'autre. Et à présent, au retour, il ne devait en faire ni plus ni moins.

À mi-chemin, calculant du regard, il en était déjà à quarante. Étonné, il se retourna. Avait-il marché sur une trace laissée à l'aller ? Il continua plus attentivement. Le pied droit à côté de la trace de devant. Le pied gauche, pareil, un pas un peu plus grand. Imperceptiblement plus grand pour les autres, mais clairement plus grand à ses yeux. Juste un peu plus grand, pour couvrir la moitié restante avec seulement trente-quatre pas. Il s'approchait du trottoir. Il lui en restait dix, il compta les traces du premier passage. Ça ne collait pas. Il y avait encore la place de cinq pas. Peut-être